

Premières séances

“Juste Sam” et “Des gens passent” : deux films hors circuits à découvrir au Saint-André-des-Arts, à Paris

Réservé aux abonnés

Nicolas Didier Publié le 07/03/2020.



Le cinéma parisien indépendant sélectionne chaque semaine des œuvres petits budgets. Leurs scénarios abordent tous le thème de la précarité. Deux d’entre elles, programmées actuellement, valent le détour.

Chaque semaine, le cinéma parisien Saint-André-des-Arts diffuse, dans le cadre de son cycle « Découvertes », des films « sauvages », réalisés avec des moyens réduits.

Forcément inégale, la programmation réserve parfois de petites surprises, comme *Juste Sam* et *Des gens passent et j'en oublie*, films stimulants autour de la précarité. Ces derniers sont visibles chaque jour à 13 heures (avec des invités à l'issue de la séance), au moins jusqu'au lundi 9 mars pour *Juste Sam* et à partir du mercredi 11 mars pour *Des gens passent et j'en oublie* – également proposé dans quelques cinémas en province.

Tourné à Marseille, le premier met en scène une précaire de 22 ans (Sabrina Nouchi, la réalisatrice), enfant de la Ddass abandonnée par sa mère. Elle héberge dans son studio une photographe, soi-disant SDF, plus un jeune homme issu d'un foyer. Pour son deuxième long métrage (après l'indépendant *Bruit des talons*, en 2012), la cinéaste vise le réalisme, en s'inspirant de certains principes du [Dogme95](#), énoncés par Lars von Trier et Thomas Vinterberg : caméra à l'épaule, plans-séquences, lumière naturelle.

Tchatche, gouaille

Tourné dans l'Isère, le second se présente comme une comédie sur la marginalisation. Monté par la [Compagnie Ophélie Théâtre](#) de Laurent Poncelet – ici metteur en scène –, le film regroupe des comédiens professionnels et non professionnels, dont certains connaissent l'exclusion sociale. Des acteurs à trognes comme on en voyait dans les longs métrages de Mocky, qui n'ont plus tellement droit de cité dans le cinéma contemporain, hormis peut-être chez Bruno Dumont.



Tchathe pour les premières, gouaille pour les seconds. Les héroïnes de *Juste Sam* séduisent les clients des boîtes de nuit pour leur voler leur portefeuille, soit discrètement, façon pickpocket, soit brutalement, façon braquage au flingue factice. Avec une morale au féminisme très personnel : elles ciblent uniquement les hommes mariés. Mais elles restent vulnérables face au machisme : leurs vies semblent relever de la fuite permanente – courses nocturnes dans les rues de Marseille.

Ghettoïsation sociale

Les prolos de *Des gens passent* cherchent, eux, quelques milliers d'euros pour permettre à l'une des leurs de garder son logement. Au terme d'une poursuite peu banale – séquence burlesque digne de Buster Keaton –, ils capturent un banquier. Problème : l'homme est un chômeur, qui prend consciencieusement le premier bus le matin et le dernier le soir, afin de ne pas perdre le « rythme » du travail. Mine de rien, le film en dit long sur la ghettoïsation sociale – les riches ont déserté le quartier – et sur le terrifiant réflexe qui en découle, la recherche d'un bouc émissaire.

Si *Juste Sam* aurait mérité d'être resserré, il n'en est rien pour *Des gens passent*, qui tient le rythme en à peine cinquante minutes. Quoi qu'il en soit, les deux films partagent une force : décrire une situation dramatique sans jamais céder au misérabilisme, en privilégiant l'humour et les personnages solidaires.